Anonyme du XX^{e} siècle

Boujma

www.souslacape.fr

Collectif, ***Catalogues lacunaires***
des éditions Mozschar et du Rhib

Anonyme, ***Nuit • l'An zéro de Jésus-Christ***
Un Jeune Homme ordinaire • Boujma

Hurl Barbe, ***Pompe le Mousse • Les Celtes mercenaires***

Patrick Boman, ***Des nouilles dans le cosmos***
Les Canines dans le pâté
Les Innommables et autres histoires de Canines
Amours, Délices et Morgue • Peabody se rince l'œil

Pierre Charmoz,
Première ascension népalaise de la tour Eiffel
et autres cimes improbables • Zeb

Pierre Charmoz et Studio Lou Petitou,
Le Vampire de Wall Street • La Canine impériale

Gaspard de la Noche,
Luna di Miele et autres histoires de montagne
L'Homme à la moto • Nathalie

Gilles Derais, ***Trilogie Lange***

Pierre Laurendeau, ***Signé Fornax • L'Architecte***

Noirceuil , ***Sandre • La Maison aux Masques***
Le Boudoir dans la Philosophie

Noirceuil / Lia, ***Trilogie lia***

Yak Rivais, ***Francoquin***
Un monument du XX^e^ siècle enfin réédité.

Spymaster vs Blackspider

René Troin, ***Chantier Schéhérazade***

Jules Veine, ***L'Atour infernal***
Le Voyage dans les spasmes

Boujma

© Sous la Cape, 2014.

Anonyme du xx^{e} siècle

oujma

Sous la Cape

Boujma marchait vite – personne, en ce point du monde, ne marchait si vite.

Des années, je l'avais vu arpenter les rochers, torse nu, nuque cuivrée, cheveux décolorés par la mer et le soleil. Il ne me voyait pas.

Je pensais : « les yeux de mer ».

*

Un soir, un jeune seigneur aux yeux tristes, Abdallah, prit la femme et la maison.

Il avait frappé à la porte. Il avait dit : « Tu fais quoi ? » « Je lis, je travaille. » Il avait dit : « La nuit, c'est fait pour faire l'amour. » Il avait dit ensuite : « Ce soir, c'est mon anniversaire. Tu seras mon cadeau. » C'est comme ça que ça avait commencé.

Boujma est venu peu à peu, comme par cooptation. Abdallah voulait montrer à son copain son pouvoir, ou sa chance. Il avait eu la femme, la maison.

D'abord, Boujma vint le jour. Il restait un moment, puis disparaissait. Comme un chat.

Un soir, Boujma s'installa à la table, commença à réduire les feuilles d'herbe, avec un soin rompu à l'habitude.

Il s'interrompait parfois, suspendait son geste pour envoyer la réplique à l'autre, qui lui parlait. Boujma jouait

de la sentence et de l'ironie. Je ne comprenais rien. Il riait, et reprenait sa tâche.

Ma fatigue gagna. Je restai debout sur le seuil de la chambre. Leur image se fixa en moi. Boujma se mit à écrire.

Je me suis couchée. Plus tard, Abdallah entra, portant avec lui la flamme de la bougie et l'ombre de la flamme.

Tous les jours, je donnais à mon hôte, amant, cuisinier et maître. Pour la nourriture, et pour le vin. Au bout d'un temps, il se mit à arriver en diagonale et à m'emmerder en diagonale, jusqu'à ce que je cède. Je cédais. Je jetais l'argent dans ses mains, et il partait en baissant la tête. J'étais à lui. J'étais son cadeau. Je lui faisais une leçon de pure forme. À quoi tu joues, à l'homme, à quoi.

Boujma, assis à l'ombre, disait alors, sans lever les yeux de sa lecture : elle a raison.

Boujma cuisinait aussi. Il cuisinait bien.

Je ne discutai pas leur présence dans mon territoire. Elle me devint aussi nécessaire que le lever du jour, que la mer, que l'été. Mon humeur devint sombre.

Un soir, Abdallah but terriblement. Il me dégoûta. Lorsqu'il voulut me tirer à lui, je le repoussai. Je nous sentis vulgaires, méprisables. L'ordre était rompu. C'était la nuit.

Dans la maison voisine, on veillait à la lueur des lamparos. Des lambeaux de conversation flottaient, se délitaient dans le vent léger.

Je me tenais là où j'avais repoussé Abdallah. Je me disais de lui : « Tu es une loque apollonienne. » Je mâchai ma colère, réduisis en poussière l'ordre défait. Cela fit sourdre en moi un désir de guerre.

Des doigts ont frôlé ma joue. La main de Boujma avait plané sur moi. Mon inattention se retourna, fixa l'évidence. Parallèle au mien, le corps de Boujma était là.

La terrasse fraîchissait ; je frissonnai.

Quelqu'un – un autre – l'avait baptisé « les yeux de mer ». On disait de lui la ruse, la vilenie. Il m'avait toujours ignorée. De ses yeux, je n'ai longtemps connu que le nom. Aux miens, le garçon était ailleurs, insaisissable. Et puisqu'il m'ignorait, je l'ignorais.

J'étais farouche et facile.

Nous n'avons plus bougé.

L'invité – un autre – était parti. Nous avions dîné tard, Boujma avait exigé de nous de la patience – la cuisine, disait-il, exige de la patience. Abdallah s'était impatienté, avait bu verre sur verre. Boujma l'avait laissé faire.

La maison voisine bruissait encore derrière le coupe-vent. Notre terrasse était nue sous le ciel. En contrebas, la mer, sans fin, massait les rochers.

Une pensée s'est levée. Comme un interdit.

Obtenir un duel. Mon œil droit dans son œil gauche, son œil droit dans mon œil gauche.

J'étais voilée d'une tunique légère, presque transparente, et j'eus froid. Je me suis levée, la tunique tomba sur mes hanches. J'allai chercher dans la maison une couverture, un oreiller. Je les traînai derrière moi, passai près de lui, m'installai non loin. La flamme de la bougie déguisa mon attente, en flegme.

Je me suis allongée sous les étoiles. Du sol, la course des étoiles est perceptible. La terre tourne vertigineusement.

Mon cœur battait. Je fis la moue. D'où vient ce qui arrive.

Il s'est allongé près de moi. Nous fûmes alors en présence, à égalité de maîtrise et d'éveil.

Il se leva, s'éloigna, roula un joint, et se mit à fumer avec une sorte d'exaspération.

Je tournai mon visage vers lui, le regardai ne pas me voir. Il regardait la mer. Mon ventre calé sur le sol dur, j'attendais. Fume, mon ami, fume.

Il me demanda soudain si je voulais fumer avec lui. Non. Ainsi, il sut que je veillais. Il exhala la fumée, plus longuement, et regarda encore le ciel.

Son visage est passé au-dessus du mien. Alors, à la place des étoiles, il y eut ses yeux, sa bouche. Je la pris, elle s'ouvrit. Je gardai les yeux ouverts. Je voulais voir la collision de nos bouches – du dedans et du dehors. Il vit mes yeux ouverts, il les ferma d'une main. Je les rouvris. Cela dura. Et le désir enfla, impérieux, rageur.

Du plus loin que je l'aie vue, cette bouche me semblait affûtée comme un couteau. Ses lèvres, deux fines lames.

Je m'emportai ; il me retint, saisit mes mains qui le désiraient trop fort, trop vite.

Il m'a prise, sur la terrasse.

Je nous regardais, je nous regardais baiser. Lorsqu'il rencontrait mes yeux ouverts, il posait sa main sur eux, enfouissait son visage dans mon cou. Il revenait ensuite à ma bouche comme pour me faire taire. Je contenais sa colère, empoignais ses cheveux courts. Nos souffles se heurtaient sourdement pour ne pas réveiller les autres, pour ne pas ébranler le ciel.

Abdallah peut-être ne dormait déjà plus. Peut-être, comme il n'est pas rare, des pêcheurs, des rôdeurs longeaient-ils la terrasse. Quelle impudeur, quelle impatience.

Ce n'était pas fini. Nous voulions encore. Je l'ai emmené dans la chambre. On s'est mis nus et on a recommencé, la peau à la peau. Pour finir, il m'a prise par-derrière. Alors, j'ai gémi de douleur, et aussi de rage. Je l'aimais, mais il n'était pas question d'aimer.

Lorsque la porte claqua avec fracas, nous nous sommes figés comme des enfants pris en faute ; aussitôt, nous feignîmes le sommeil. Ce n'était même pas ridicule, c'était trop tard. Abdallah était sur le seuil de la chambre. Il s'éloigna. Boujma s'ébroua et déclara, bravache : « On ne fait rien de mal. » J'ai répété : « On ne fait rien de mal. » Et puis on a dormi.

Je me suis éveillée. Il faisait nuit encore ; il n'y avait plus aucun bruit, que les soupirs de la mer. Boujma dormait sur le dos. Le corps ambré, court, herculéen.

J'ai passé un sweat et suis sortie de la chambre.

Abdallah gisait sur le carrelage. À côté de lui, la flamme de la bougie vacillait. Je me suis baissée sur son corps ivre, l'ai regardé ; je voulus le réveiller, mais n'osai le toucher.

Dans la salle de bains, mes pieds rencontrèrent une mare de vomissures. Je retournai près de lui, murmurai : Abdallah.

J'ai nettoyé, et suis retournée dans la chambre. Boujma occupait tout le lit. Je me suis allongée dans la pièce d'à côté. De là, je voyais Abdallah gisant à terre. Je veillai un moment, me rendormis.

Le jour est venu.

Nous nous sommes croisés tout un demi-jour, sans presque parler, les yeux tournés au fond de soi dans une expectative crispée. Et puis Boujma commença à proférer des menaces.

À midi, le jour imputrescible nous a frappés de torpeur. Je ne pensai plus.

Après le repas, j'allai dans la salle de bains pour faire la lessive. Petite pièce fraîche et sombre. Je me mis à besogner le linge dans l'eau savonneuse.

Abdallah apporta ses vêtements. Ce geste était un reliquat de l'ordre ancien : il s'occupait du manger, je m'occupais du linge. Il s'éloigna.

Boujma vint, il me dit : « Je vais le tuer. » Je suis lasse. Il se colle derrière moi. Je rince le linge. Il lâche mes hanches, va lire au bord de la petite fenêtre, parle de contes berbères. Abdallah passe, repasse devant la porte. Boujma s'attarde ostensiblement. Boujma fomente sa guerre.

Plus tard dans l'après-midi, je vais chercher de l'eau et du pain au village. Je trouve Boujma sur la place. Nous chargeons ensemble le sac à dos. Et nous reprenons la route.

Il se met à parler. D'une fille qu'il aime. Il dit : « Elle sait que je baise ailleurs. » Il dit qu'il est comme ça. Je dis que je suis pareille, je dis n'importe quoi. Notre parler est nerveux, notre dialogue brutal. Je dis que tout cela est égal, que ce qui est bon est bon, que nous sommes des étrangers, qu'importe de se comprendre. Il sait ce qu'on dit de lui. Je devine ce qu'on dit de moi. Nous affichons nos personnages, à outrance. Je dis que nous avons chacun nos raisons, et qu'elles sont politiques. Je dis n'importe quoi. Il dit que j'ai raison.

Je l'aime.

Aux abords de la maison, je dis : « Je n'ai pas envie de rentrer. » Il dit : « Moi non plus. » C'est déjà le crépuscule.

Nous sommes allés jusqu'aux ruines de la vieille madrague. Nous avons marché sur le sable, et nous nous sommes assis face à la mer. La beauté du ciel nous a obligés à rire. Des roués tels que nous ne donnent pas dans ce piège. Et puis nous nous sommes tus, médusés par la beauté.

Et puis, comme à une convocation, nous nous sommes rendus.

J'ai renversé Boujma. Cette fois, j'ai pris la place du ciel.

On se regarde froidement, sans égarement. Je scrute sa jouissance qui vient, son regard voilé, sa bouche entrouverte. Je regarde, fascinée, ses yeux couleur d'eau. D'eau pétrifiée. Ce sont des yeux de pierre.

La nuit est tombée. Le sable est devenu froid.

Nous retournons à la maison par les rochers. Dans l'obscurité, il reconnaît un homme assis près de sa lanterne. Il s'avance vers lui, lui parle. « Calme-toi, dit l'homme, il apprendra. » « Il apprendra, mais d'abord je dois lui casser la gueule. »

Jamais Boujma ne me fera peur.

Nous sommes allés jusqu'au bivouac du musicien. Il avait préparé le repas. Abdallah était là, près du petit feu de bois sec. Le musicien a rompu le pain : hamdullah. On a pris le repas en silence. Ensuite, je suis rentrée dans la chambre. Dormir.

J'ai été réveillée par les cris. Et les coups cognés contre la porte. Je me suis levée, les nerfs à vif.

Boujma s'est jeté à mes genoux, les a saisis en me suppliant de ne pas le laisser entrer, qu'il allait faire une folie. Je crois que j'ai crié à Boujma de sortir, d'aller le tuer dehors, n'importe où, mais ailleurs, ailleurs. Je crois que je l'ai mis dehors. Tout cela était du théâtre.

Dehors, j'ai vu les deux silhouettes mêlées. J'ai vu ensuite l'une d'elles se recroqueviller. L'autre, debout, crachait, injuriait, frappait encore.

Je m'approchai. Abdallah ne bougeait plus. Il était prostré, humilié, vaincu. Boujma rôdait, scandant sa haine. Pédé, ordure, salaud, merdeux. Tout ce qui avait monté en lui durant le jour, dans ses pas, dans ses menaces, dans son rut.

Je passai mon bras autour d'Abdallah, l'appelai. Il se laissa faire, ne dit rien. Nous attendîmes. La rage de l'autre s'épuisa soudain, cette rage dont nous n'avions plus rien à apprendre. Il fit mine de s'éloigner, revint, se campa devant Abdallah et, haletant, dit en français que le pire dans tout cela c'est qu'il était né avec lui, qu'il était son frère, qu'il l'aimait. Théâtre.

Boujma a disparu. Nous sommes restés immobiles et silencieux. Abdallah n'a pas pleuré.

Plus tard, il me dit que c'était de ma faute, il m'accusa de tout. Il parla de mon irrespect, de mon inconduite. Ma pensée était fracassée, je ne voulus rien savoir. Nous avons dormi.

Le lendemain, j'ai lavé la maison, que le sable avait envahie à cause du chergui.

Abdallah est parti en ville. Je l'ai vu revenir par la route, la tête couverte d'un sac en plastique. Il est entré dans la maison, a déposé un paquet emballé dans du papier journal – des babouches pour mon frère –, s'est assis, a ôté son couvre-chef. Le coiffeur avait coupé ses boucles. Son visage était bordé de cheveux drus. Je lui dis qu'il était beau. Il a baissé les yeux, et il a dit : « Si c'est vrai, c'est super. »

Je l'ai revu encore, en fin d'après-midi. La maison était propre, prête à fermer. Le soleil déclinait. On s'est serrés sur le matelas, dans la pénombre. Et puis il est allé rejoindre sa mère, qui partait pour le moussem. J'ai baisé sa main. Il a dit : « Ne pense pas trop à moi. » J'ai dit : « Pourquoi cela ? » Il a dit : « C'est juste le contraire. » Il s'est retourné, m'a fait un signe de la main.

Le lendemain, de la voiture qui m'avait prise en stop, je vis Boujma qui marchait au bord de la route. J'ai baissé la vitre, j'ai crié son nom. J'ai crié jusqu'à ce qu'il entende. Il s'est approché. Il a salué le gros type qui conduisait. J'ai dit : « Au revoir. » Il a dit : « Au revoir. » Il a parlé avec l'homme. Une fois sur la place, l'homme tenta de me faire croire qu'il n'y avait plus de bus pour la ville. Il m'a fait dire par un vieux qu'il n'y avait plus de bus. Le vieux a dit qu'il n'y avait plus de bus. Je suis sortie de la voiture, en colère. Le type est parti. Le bus est arrivé.

Le vieux m'a aidée à monter mon bagage et m'a demandé un dirham.

Le bus a démarré. Le vieux était dedans. J'étais dedans.

(Novembre 1990 – février 2008.)

Sous la Cape
collection de littérature élégante et raffinée
a son siège permanent *in partibus infidelium.*
De ce côté-ci du monde, elle est hébergée par
Éditions Deleatur
Le Ponteil, 05310 Champcella

ISBN 978-2-86807-217-7

Mise en ligne : février 2014

Couverture : DR

www.souslacape.fr